

PLAN DE SALLE

1. Léa Vessot

Sans titre (nagori), peintures à l'huile, 80 x 120 cm, 2019.

Sans titre (nagori), peintures à l'huile, 30 x 40 cm, 2019.

2. Mélodie Bajo, *La mécanique du fluide*, 2019.

Installation pseudo-interactive réservée à 1 personne.

Vidéo 9'30", performance-vidéo.

Bureau Ikea, chaise Ikea, plante en plastique Ikea, support casque, tablette Listo, écran Thomson.

3. Hélène Laurent, *Kill The Cowboy, Run The City*, 2019.

Peinture acrylique et gouache sur fond papier couleur grège, sur carton kraft, dessin au crayon à papier sur mur, peinture et enduit sur carton gris.

Dimension totale : environ 650 x 258 cm.

4. Marlène Silvestrini, *La relâche*, installation, 2019.

Nouvelle sur pupitre, 6 fanions et 1 manchon en métal, béton et peinture noire.

5. Ludovic Salmon, peintures à l'huile, 2019.

Série de 3 peintures :

Une mise à jour est disponible, 30 x 30 cm.

Sables mouvants, 30 x 30 cm.

Les hétérocènes, 30 x 30 cm.

6h, 100 x 100 cm.

Peinture dans le couloir :

On attend la troisième, 38 x 46 cm, 2019.

6. Begoña Alarcón, *Habitare*, intestins, 405 clés, 20 x 140 cm, 2019.

7. Lucile Delporte, *Les consommables*, installation *in situ*, dimensions variables, 2019.

Jet d'encre sur plâtre.

8. Charlotte Dalia, *e,nd*, installation vidéo, 11'37" 2019.

9. Nicolas Doche, *_intérieur*, installation, dimensions variables, 2019.

Tuile canal, éponge, savon, faïence, matière organique, eau, plaque de verre, plastique transparent, texte.

10. Laura Molton, *La strate empreintée*, vidéo, 17", en boucle, 2019.



« Titres à venir »

Begoña Alarcón, Mélodie Bajo, Charlotte Dalia, Lucile Delporte, Nicolas Doche, Hélène Laurent, Laura Molton, Ludovic Salmon, Marlène Silvestrini et Léa Vessot.



_intérieur, Nicolas Doche, vue de l'exposition « Titres à venir » © Maison Salván, 2019.

Ainsi, dix artistes d'une même promotion, récemment diplômés de l'isdaT, institut supérieur des arts de Toulouse, sont invités pour une exposition conjointe. L'exercice est délicat puisque c'est finalement une raison étrangère à la nature même de leur travail qui les réunit. En s'appuyant sur la variété des espaces de la Maison Salván, un parcours s'invente cependant et chaque proposition prend une place individuellement mais aussi en résonance d'un ensemble. Ces dix jeunes artistes se côtoient depuis des années, leurs préoccupations artistiques ont muri par voisinage ; alors que le temps des études est terminé, alors qu'ils

sont conduits à naviguer dans des chemins plus distincts, alors que des titres d'œuvres et d'expositions sont à venir – nous leur souhaitons –, il est beau de les réunir encore.

Dans cette exposition, la peinture est très présente comme pour signaler ce renouveau du médium. Alors qu'il fut amené à son extinction, de nombreux artistes s'en emparent à nouveau avec liberté, audace, légèreté. **Ludovic Salmon** utilise le châssis, la toile, la peinture à l'huile pour réaliser des « œuvres picturales lisières ». Elles semblent vouloir parler de notre monde mais le message est partiellement effacé, indistinct ; elles figurent

des motifs reconnaissables autant qu'elles les déforment, les camouflent. Elles n'affirment pas et laissent la place au regardeur pour, peut-être, lui permettre de décider de sa nature : critique, onirique, fantastique ? D'ailleurs, signe de cette approche, souvent, la trame de la toile demeure délibérément très présente, comme si la peinture ne voulait pas totalement se manifester en tant qu'image et oublier la matérialité même du médium... **Hélène Laurent** envisage la peinture dans un rapport à l'espace en proposant une composition qui associe des surfaces et des volumes peints – préparés en atelier. Sa proposition place en tension son souhait de réagir au lieu où elle expose et le fait que l'artiste prépare l'ensemble des éléments à distance. Le moment de l'accrochage devient un moment de négociation qui, au final, donne une forme à la pièce. Celle-ci – un mouvement pictural qui traverse une portion de la Maison Salvan – est dans un entre-deux, à la limite d'un accrochage ou d'un décrochage. **Léa Vessot** propose une peinture en forme de lure, elle pourrait être perçue comme minimale ou tout juste formelle. Cependant, il est question de rendre visibles des phénomènes furtifs et discrets, préalablement observés par l'artiste. Mais, de cela, ne reste que la toile, et seulement la toile, où apparaissent des teintes subtiles qui invitent le regardeur à la longue contemplation pour en découvrir les nuances. Le presque rien est peut-être plus vaste que le presque tout.

Certaines propositions de l'exposition ont à voir avec l'image en mouvement, mais de manière très distincte. **Charlotte Dalia** interroge précisément la force de l'image du cinéma hollywoodien et la manière qu'il a de faire particulièrement signe parmi les signes. Ici, une image de catastrophe, qui pourrait peut-être appartenir à l'un de ces films de fin du monde ou de guerre, que « l'usine à rêve » affectionne, est parfaitement stable, figée. Cette image est même tout à fait fragilisée puisqu'elle est fixée sur une toile souple affectée par le plus frêle des mouvements d'air. Et, finalement, – à la manière d'un cinéma renversé – tout ce qui vient l'animer, lui donner sens, lui est extérieur : une projection dépose

différentes strates narratives en forme de vrai/faux sous-titres ; des lumières théâtrales accentuent son aspect spectaculaire. **Laura Molton**, quant à elle, n'envisage pas de dispositif. Elle ne se projette pas dans une forme installative et son projet réside dans l'image, dans les potentialités toujours renouvelées de celle-ci. Ici, le spectateur peut regarder plus conventionnellement un film et entrer dans un moment de pure contemplation face à la somptuosité des images et des sons. L'artiste a pu filmer un site de fouille archéologique et, par son montage, elle « organise » un va-et-vient entre des échelles de temps et d'espace. Alors tout devient magique : autant la nature « tellement plus longue que l'homme » que les objets étranges que les chercheurs ont apporté et les gestes si nécessaires et dérisoires qu'ils produisent pour leur permettre de poursuivre la quête du savoir. **Mérodie Bajo** invite le spectateur à une proposition dans laquelle deux registres d'images, conjuguées à des objets assez communs, procurent une expérience aux spectateurs. Sous forme d'installation à l'interactivité incertaine, le spectateur est invité à s'interroger sur sa place. La proposition repose sur un dialogue à deux (ou à trois ?), sur le rapport que les uns entretiennent avec les autres, se perçoivent, se situent, dialoguent. Dans ce projet, sur les relations humaines, tout repose sur la figure de l'artiste, jouant plusieurs rôles, sur le ton à la fois sérieux mais où le comique pointe. Finalement, la proposition est autant bouclée sur elle-même que très ouverte dans la manière dont le regardeur peut la situer.

La forme, la matière et l'objet ne sont pas en reste et certains artistes de l'exposition « Titres à venir » interrogent le médium du sculptural ou de l'installation. **Marlène Silvestrini** organise, au cœur de l'espace, différents objets renvoyant au fanion, au manche à air ; mais ceux-ci sont rigides, posés et fixes. Ils proposent une situation pour un texte qui leur est associé. Ce texte est installé sur un pupitre de la même couleur noire. Le regardeur est invité à circuler au cœur de l'ensemble, entre une proposition éditoriale dense, – très littéraire et à la première personne du singulier – et ces objets identifiables.

Et finalement, la proposition, malgré ce qu'elle donne à voir en premier lieu, réside pour beaucoup dans une force de suggestion ouverte, celui de l'imaginaire que véhicule la courte nouvelle. **Begoña Alarcón** propose une œuvre accrochée au mur. Un assemblage de clés, enfermées dans une partie de tube digestif, forme un mot latin : « habitare ». La proposition invite à s'interroger sur le sens des centaines de clés rendues inaccessibles et mutiques car encore vierges de tout usinage. Elle nous renvoie peut-être à des questions d'actualité et à tous les enjeux du nomadisme subi. **Lucile Delporte** prête attention aux matériaux pauvres et communs qui façonnent ou habitent les environnements domestiques. Pour la Maison Salvan, elle mobilise des plaques de plâtre réalisées préalablement. Elle vient les greffer à l'architecture du lieu. Dessus, une expérience de couleur vient se produire à l'aide d'un objet usuel du quotidien : la cartouche d'encre. Les manifestations chromatiques apparaissent sans contrôle, par diffusion. Ces œuvres picturales découlent d'une négociation entre l'artiste, des matériaux et l'espace, jamais depuis une gestuelle qui découlerait d'un acte de peintre. **Nicolas Doche** propose une installation fascinante, aussi méticuleuse que brute, aussi précise que modulable. Des savons et des éponges usagés sont disposés sur des tuiles anciennes. Ces objets côtoient des substances liquides à la composition mystérieuse et des carrelages produisant un début d'agencement mais apparaissant comme laissés en jachère, en suspens. Se manifestent aussi une végétation fragile, des insectes peut-être. Et puis, des portions de tuiles en recouvrent d'autres et le regardeur ne voit certainement pas tout. L'ensemble est comme une expérience sans auteur et à la durée inconnue, comme « une zone de vie » qui aurait décidé de s'inventer librement, de germer ailleurs, dans des interstices, dans des pores microscopiques... Tout ce qui le compose provient de l'activité humaine, mais, ici, l'homme a disparu. Tant sa présence est impactante, avec vertige, peut-être serions-nous tentés de nous en réjouir.

Paul de Sorbier.

Exposition du 21 au 28 septembre 2019

Ouverture : mercredi, vendredi, samedi
de 14 h à 18 h, jeudi de 12 h à 18 h

Entrée libre